

BoLéro 

PHILIPPE

GRANDSOCIÉTÉ

28.09

15.12
2024

Philippe Grosclaude
Peinture en trois temps

Textes
Géraldine Piguet-Reisser
Jacques Maigne

Prologue
Mireille Piccot

Edité par la Galerie du Boléro



A Jacques Maigne
auteur

Toulouse, 4 avril 1951 - Nîmes, 29 octobre 2020



Philippe Grosclaude – Peinture en trois temps

«*Moi qui ne suis pas du tout aventurier, en peinture, c'est vrai, je risque tout*». [...] «*Je ne me sens même pas vraiment artiste, insiste-t-il, j'ai juste besoin de m'exprimer et j'utilise la peinture comme d'autres écrivent leur journal intime*».

Tel est le propos humblement concédé à l'écrivain et journaliste Jacques Maigne en 2018 qui serait la porte pour entrer dans l'univers pictural du peintre Philippe Grosclaude, que la Galerie du Boléro a le plaisir d'accueillir du 28 septembre au 15 décembre 2024.

Cette exposition, soufflée par Olivier Delhume que nous remercions ici, explore trois périodes distinctes de la carrière du peintre. Né en 1942, il n'a eu de cesse de peindre contre, contre son angoisse existentielle, contre les injustices et contre l'absurdité et la bêtise du monde. A travers une sélection soigneusement choisie de ses œuvres, cette rétrospective offre une plongée captivante de l'évolution artistique de Philippe Grosclaude, illustrant la façon dont ses inspirations techniques et humaines ont évolué avec le temps.

Le Premier temps de l'exposition se concentre sur les années 1971 à 1975, qui sont marquées par une exploration intense des formes géométriques et des couleurs acidulées. Le visiteur est convié à découvrir des toiles où l'artiste est en quête de son identité artistique oscillant entre différentes techniques et sujets d'inspiration.

Le Deuxième temps qui court de 1983 à 1998 met en lumière sa maîtrise très personnelle du pastel qui devient son style distinctif. Les œuvres de cette période révèlent une profondeur émotionnelle et une assurance dans l'expression de sa vision du monde, où chaque toile témoigne de la capacité de Philippe Grosclaude à capturer l'essence de ses sujets avec une intensité remarquable.

Le Troisième temps qui s'amorce dès 2007 présente des œuvres où les êtres sont enfermés dans des réflexions intérieures angoissées, prisonniers d'un univers urbain froid et violent. Malgré cet isolement et cette fureur, le spectateur est incité à engager un dialogue empreint d'humanité et d'empathie avec ces personnages. Chaque touche et chaque nuance de couleur portent un poids symbolique profond.

Philippe Grosclaude, Peinture en trois temps est une invitation à suivre l'évolution d'un esprit créatif et à explorer le langage visuel profondément humain de ce peintre. Nous vous engageons à parcourir ces trois chapitres de sa vie et à vous laisser inspirer par la richesse de sa voie artistique.



Philippe Grosclaude peint depuis plus de soixante ans avec une cohérence peu commune. Son travail a été récompensé de nombreux prix, dont la Bourse fédérale des Beaux-Arts en 1965, 1968 et 1981, et le Prix Boris Oumansky 1977.

Si les techniques picturales et la manière de traiter les sujets ont évolué avec le temps, les bases essentielles de sa recherche picturale sont restées constantes: une figuration abstraite où la couleur structure, offre la perspective et la tension nécessaires à des sujets dont le sens de la destinée humaine est inévitablement le centre.

Parcours

Aujourd'hui, la peinture de Philippe Grosclaude est plus que jamais ancrée dans le pastel, travaillé toujours sur grands formats, le plus souvent à l'horizontal. A la manière de paysages, où les crises et les drames de notre temps se déploient en masses humaines et où l'individu est à la fois fondu dans le groupe et absolument isolé.

Le travail de Philippe Grosclaude est marqué par la couleur. Celle-ci structure la composition, qu'elle soit appliquée ou giclée dans de grands gestes, ou pressée en dépôts contre la toile. Les jeux de transparence créés par le pastel et les couches successives de couleur font transparaître la lumière et suggèrent la profondeur.

Les techniques employées successivement par Philippe Grosclaude – d'abord l'huile, puis l'acrylique et la gouache, et enfin le pastel – lui ont tour à tour permis d'affirmer l'importance du dessin, comme celle de la mixité des media utilisés sur une même toile. Dans une tension constante, ligne et couleur structurent le sujet, point de départ pour le peintre de toute composition.



Le rituel est immuable. L'heure du réveil, le café percolé, le coup d'œil aux grands cèdres proches de la terrasse ornée d'azulejos, l'écoute attentive du bulletin d'info à la radio. Philippe Grosclaude amorce sa journée en douceur et légèreté, à la manière d'un chat qui balise jour après jour, faussement nonchalant, son territoire intime. Et quel territoire ! Au cœur de Carouge, la proche voisine de Genève fondée au XVII^e siècle par le roi de Piémont-Sardaigne, hier ouvrière et fêtarde, aujourd'hui bohème chic, l'atelier-maison est une saisissante thébaïde. Acquis au milieu des années quatre-vingt avec deux amis (l'un dessinateur, l'autre graphiste), la manufacture de tabac début XIX^e siècle alors en ruines est aujourd'hui modèle de rénovation inspirée.

Le doux insoumis de Carouge

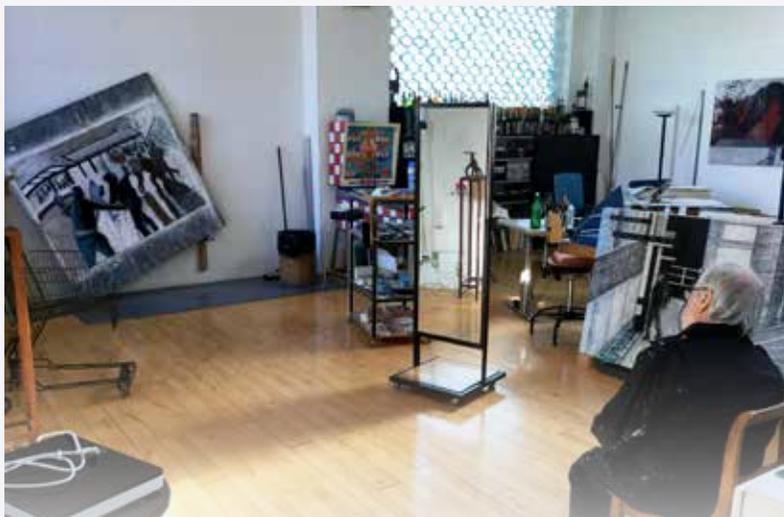
Sur trois niveaux, entre coursives décalées, passerelles métalliques, mezzanines de poche et cette immense salle au parquet de bois blond et mosaïque vitrée ouverte plein large, le royaume de Philippe Grosclaude, modelé au fil des ans à son image, est un paquebot flamboyant voué, on le devine, aux périples intérieurs et solitaires, ceux qui exigent silence et secret.

Il sourit, le maître des lieux, amusé par ma mine ébahie.

Je viens juste de franchir le seuil, c'est ma première visite, et je sais d'emblée que l'artiste si discret, modeste et altruiste que j'ai croisé à Nîmes, ma ville, cachait bien son jeu. Ce havre lumineux aux portes de Genève, où ses toiles de diverses époques semblent jaillir des murs blanchis, est une galerie sans égale. Un musée vibrant où lui, son peintre unique, déambule seul à la manière d'un demiurge anonyme. Loin des remous du monde et des circuits convenus de l'art contemporain.

Il sourit, s'excuse presque, admet à peine, du bout des lèvres, « oui, c'est un endroit où je me sens bien », glisse vite sur la genèse du chantier de réhabilitation, « il a fallu pas mal travailler et quelques années de camping », puis reprend avec soin le fil de sa cérémonie. Coup d'œil aux mails du jour, lecture rapide des journaux, premier disque de musique feutrée (Bach, vieux complice), mise en route du lave-vaisselle. Tout est en ordre. Tout est en place. Il est temps de se glisser dans l'autre peau, celle du peintre.

Métamorphose. Il y a deux minutes encore, il était un vieil homme un peu las, lutin fragile aux gestes ralentis par son récent accident vasculaire (aujourd'hui dompté), contraint à la solitude depuis la disparition en 2011 de Thérèse, née Houyoux, artiste raffinée, poétesse, compagne du premier jour et soleil de sa vie. Discret jusqu'à l'effacement. Modeste jusqu'à la transparence.



Il enfle maintenant sa salopette grise de garagiste, celle, légère, qu'il ressort aux beaux jours (la noire, plus épaisse, est son uniforme hivernal), et s'installe à sa table d'architecte. Méconnaissable. Gestes sûrs et rapides, visage à la fois fermé et comme rajeuni, Philippe Grosclaude vient de basculer dans le «travail», ailleurs insondable qui n'appartient qu'à lui. Comme chaque jour depuis plus d'un demi-siècle, à la manière d'un initié, le doux artiste qui se voudrait simple artisan scrupuleux s'évade du monde réel et, transfiguré, arpente inlassablement ses paysages intérieurs.

Pas question de mettre des mots sur les mystères ou les démons qui le hantent. Refus d'invoquer des théories plus ou moins savantes pour capter ce flot incessant, impérieux, toujours renouvelé. Il est charnellement, intensément, définitivement peintre et son «travail» est plus fort que sa vie. «Là, je rentre dans mes tableaux» dit-il d'une voix ferme. Alors, il peint et quand il peint, seul, habité, opiniâtre, l'atelier-maison de la rue Vautier gomme d'un coup Carouge la Sarde, ses petits restos, Le Dix Vins ou le Lion d'Or, ses beaux marchés du mercredi et samedi entre temple et fontaine aux cygnes, le bar du Nord de son vieil ami Francis, Mecque, rue Ancienne, des mordus de whisky, et la bise elle-même s'évanouit dans le ciel laiteux. Philippe peint et le monde s'éteint. Assourdis, juste quelques échos d'un oratorio de Bach. Ou le crissement d'une mine sur la feuille de papier vélin. Sinon, le silence. Et lui seul au monde, seul dans son monde, toute énergie tendue vers cette quête obstinée, vitale, dont il sait, depuis le premier jour, qu'elle ne peut pas avoir de fin.

Ces derniers temps, il se consacre à une vaste série de monotypes, faciès d'hommes et de femmes comme saisis d'effroi sur des déclinaisons de bleus ou d'ocres, qui courent le long du mur, posés à même le sol. Ces estampes sur verre ou plexiglas à tirage unique, technique familière qu'il reprend de loin en loin, sont une parenthèse, une façon aussi de ménager son dos qui le fait souffrir depuis le printemps. Là, il peut travailler assis, bien calé dans son fauteuil, et laisser courir sa main vers cette foule de visages graves, parfois hurlants, aux traits souvent primitifs, frères de douleur et de couleur. «Le monotype, c'est une échappée libre» sourit-il.

Dès que son corps fluet lui fera signe, il se redressera face à une toile en grand, tendue contre le mur du fond, tout près du Happy Clown, le vieux flipper oublié là depuis des lustres, concentré sur son défi, prêt à en découdre. «Le grand format détermine le geste simple et fort aux dimensions de mes bras: j'aime travailler debout, pour la liberté du mouvement, et parce que j'ai besoin de la vision verticale» dit-il. Pendant des jours et des jours qu'il oubliera de compter, lui l'homme effacé et blanchi en qui voisins et commerçants proches ne voient qu'un retraité translucide, sera, dans sa bulle intime, bosseur acharné, tout entier au combat qui se profile et dont il ignore encore l'issue. À la manière d'un boxeur. Ou d'un torero. Et ce n'est pas un hasard si les élus du noble art ou les hommes en habit de lumière sont ses héros intimes.

Comme d'autres osent le ring ou le sable des arènes, lui se mesure crânement à sa toile et se livre à la peinture. Il proteste: «Eux, ils affrontent seuls et la foule et de vrais adversaires violents, parfois mortels. Rien à voir avec mon huis clos sans danger». Oui, sans doute, mais si on se rapproche des grandes toiles qui éclatent dans l'atelier, il y a peu à peu cette lumière intense, mystérieuse, comme libérée de l'intérieur par quelque métal en fusion, dont ces bleus rayonnants capables d'irradier tous ses paysages, tous ses personnages tombés d'un ciel déchiré.

La matière même de cette peinture, son incandescence, jusqu'où est-il allé se perdre pour la débusquer? Au prix de quel interminable bras-de-fer contre ses doutes ou ses peurs? Pourquoi, face aux œuvres, si différentes, si proches au fond, ce sentiment de totale étrangeté et de parfaite cohérence? Les toiles bougent sous mes yeux, se confondent, dialoguent entre elles. Là, face à lui, je ne trouve plus les mots, étourdi par ce que je crois entrevoir, et il feint, vague sourire aux lèvres, de ne pas remarquer mon trouble. Il n'y a rien à comprendre. Rien à justifier. Il le ressasse. Il a juste cette concession: «Moi qui ne suis pas du tout aventurier, en peinture, c'est vrai, je risque tout».

Pas question pour autant d'être relié, même pour rire, à Roger Menetrey, le « frappeur savoyard » qu'il a admiré et suivi jusqu'à son titre européen des poids welters décroché en 1971 à Genève. Et moins encore au « génial torero » José Tomas, capable de le faire courir demain jusqu'au fin fond de l'Andalousie et dont le triomphe nîmois de septembre 2012 restera un des grands moments de sa vie.

« Je ne me sens même pas vraiment artiste, insiste-t-il, j'ai juste besoin de m'exprimer et j'utilise la peinture comme d'autres écrivent leur journal intime ». Surtout ne pas se mettre en avant. Ou se prendre au sérieux. Il n'est sûr de rien, de lui moins encore, se sent depuis toujours en porte-à-faux, décalé, appréhende le verbe, tient le monde à distance, hormis ce cercle d'amis proches, souvent anciens, qu'il préserve avec un soin raffiné. Seule la peinture pour dire, pour oser, pour vivre.

En fait, pas exactement la peinture. Ses armes à lui, repérées dans les années 90 grâce à Francis Bacon, son modèle, ce sont ces milliers de petits bâtons gras, référencés par familles de couleur et soigneusement rangés dans un vieux coffre à tiroirs. Trésor de guerre. Les pastels Rembrandt aux 238 nuances de Royal Talens, la célèbre firme hollandaise d'Apeldoorn, sont mieux que des outils, mieux qu'un simple support



technique. Au fil des ans, les bâtonnets de 11 mm de diamètre et 72 mm de long, comparses familiers, ont prolongé sa main et révélé la langue qu'il espérait.

« Bacon me bouleverse, depuis toujours, dit-il, et quand j'ai appris qu'il rajoutait du pastel à ses peintures à l'huile pour donner de la force et de la violence à ses œuvres, j'ai tenté l'expérience ». Mais à sa manière à lui, bien peu orthodoxe. Il a définitivement remis ses tubes d'huile et utilise le pastel comme seule peinture par couches successives fixées l'une après l'autre à la laque. « Je peux aller jusqu'à dix couches superposées et consacrer un mois entier à un seul tableau que je ne lâche jamais jusqu'à la fin » précise-t-il. Travail éreintant, interminable, définitivement à contre-courant. Une fois l'œuvre aboutie, il s'enferme dans une cabine spécialement conçue et fixe le pastel par projection d'un vernis sans brillance, procédé mis au point par le Musée des Beaux-Arts de Berne afin de sauver sa collection d'impressionnistes français. Vêtu d'une combinaison intégrale, visage masqué, Philippe Grosclaude, marathonnier du pastel, parachève son œuvre en apprenti chimiste. Chaque fois épuisé mais convaincu d'avoir trouvé une fois pour toutes son moyen d'expression. « Ces couches font monter les couleurs, en densité, en intensité, et la transparence naît de cette superposition : c'est bien cette lumière-là que je recherche » confie-t-il, étonné d'être aussi prolixe sur ses « bidouillages ». C'est pourtant une clé précieuse. Le pastel, utilisé ici à l'envers de tous les codes, « en dépit du bon sens », devient de fait un moyen de sortir des normes, de rompre les usages.

Et il faut scruter patiemment les toiles de sa maison-atelier, les voir et les revoir encore, pour capter peu à peu tout l'éventail des jeux de lumière et de matière, les vagues fluides, laiteuses, bleutées, les stridences, les flux et reflux, les rayonnements cosmiques ou les architectures oniriques, vaisseaux géométriques qui dérivent au fil d'une aveuglante voie lactée et croisent des humains fantomatiques et solitaires perdus dans cet infini palpitant de lumières intérieures...

La journée a été riche et dense. Belle, donc. Ce soir, menu gourmand, préparé avec soin : farci de viande aux épices, poêlée de chanterelles du marché et quelques beaux fromages, dont un gruyère d'alpage à tomber. Gourmet accompli et fin cuisinier. C'est cohérent. Ces moments consacrés à la table, surtout lorsqu'il les partage avec ses amis proches, sont chaque fois une parenthèse heureuse. L'occasion aussi de déboucher une belle bouteille, telle cette Comtesse Eldegarde 2005, superbe merlot de Nicolas Bonnet, un des leaders des coteaux genevois, vignoble renommé du canton.



Promis, on ne parlera plus de peinture avant demain. Enfin, pas seulement. Son parcours? Il élude, vieux réflexe. Là encore, il faut prendre son temps, surtout ne rien brusquer. La pudeur, ici, est une forme d'élégance. Son enfance? Trois fois rien. Issu d'une famille bourgeoise à laquelle il n'a jamais pu s'identifier. La seule chose qui reste, ce sont les liens très forts avec son grand-père paternel, Henri, et ses cours de dessin du samedi quand ses copains se retrouvent sur les terrains de foot. Il déteste la rigidité de son éducation, veut quitter l'école et opte pour les Beaux-Arts, rompant par ce choix avec ce milieu. « J'étais révolté contre tout, y compris contre moi, et j'aurais pu être extrémiste, mais le dessin m'a sauvé » dit-il. Aux Beaux-Arts, il craque en troisième année, ulcéré par l'académisme de ses profs, mais y rencontre Thérèse, « cadeau de la vie », qui devient sa femme et la mère, en 1965, de Matthieu, leur fils unique.

Années de bohème et de vaches maigres, apprentissage rude de la vie de peintre où, dans son petit atelier glacial, il s'astreint d'emblée à une discipline de fer, « dans la solitude et l'interrogation ». À l'époque, il peint un peu à la manière des surréalistes, utilise des couleurs froides étrangement sensuelles, doute sans cesse mais trace son sillon jour après jour, sans jamais renoncer, poussé par des forces qu'il n'explique pas.

Trop humble et lucide pour se mettre en lumière ou poser des mots sur sa longue et exigeante quête intérieure, Philippe Grosclaude, doux insoumis qui n'a jamais renié ses choix ou dévié son cap, est plus que jamais peintre absolu. Au présent. Sans impatience, ferveur intacte, il attend la prochaine grande toile de lin et coton tendue contre le mur blanc. Son prochain combat. Son nouveau défi. Sa quête incessante et intime, la recherche sur l'insondable complexité de l'être.

« Ma chance, c'est Thérèse, sa poésie, son charisme, sa générosité contagieuse, son incroyable sérénité jusqu'à son dernier souffle ». C'est elle, ici, qui lui laisse un dernier message, extrait de *La Petite Moureuse*, son bouleversant journal poétique publié à titre posthume. Elle qui murmure les mots de la fin :

« Le soleil haut dans le ciel... non.
Il me faut le face-à-face, et l'éblouissement! »...

Jacques Maigne, auteur
Nîmes, septembre 2018

A celles et ceux qui s'aventureraient en peinture avec Philippe Grosclaude, déambuleraient en ses toiles, entre ces profils humains anonymes, je ne dirai qu'une chose : vous vous y abîmerez. Car la douceur des poudres de pastel n'y est qu'apparente. Elle sauve d'une réalité bien plus cruelle. Le bleu ouvert sur l'infini y est une nécessité pour ne pas sombrer. Les blancs estompés y sont autant d'espaces hurlant que tout n'est pas écrit. Que quelque chose reste ouvert, possible. A l'opacité du rapport à la transcendance se substitue depuis quelques années celui, horizontal, du rapport à l'autre. Dans ce qu'il a de plus abyssal. Les individus s'y croisent, porté chacun par la nécessité. Figurines découpées, catapultées dans une réalité qui ne dit pas son

Vagabondages

nom, par le hasard ou des dieux qui se jouent. Foules sans visages, dont les ombres poussent comme des arbres et sont porteuses d'une vérité plus grande.

Leurs mains comme des racines cherchent le sol, appellent au retour. La distance qui oppose les êtres, isolés dans leur proximité, est immense. La peinture est dans une tension extrême. Elle lutte et semble vouloir se libérer constamment du cloisonné dans lequel on tente de la contenir. Gestes toujours maîtrisés où le pinceau et la craie s'agitent, souhaiteraient n'en faire qu'à leur tête, couvrent et découvrent. Car la peinture révèle comme une voyante le sujet à son auteur. Par-delà les couches superposées ou à travers elles justement. Traits de pastel poreux, fissures d'un pinceau blanc, usures des crayons de couleur sur la toile, traînées jetées au vent... Parfois aussi, toujours un peu, de-ci de-là des tâches de couleurs opaques... Leur vivacité rappelle l'œil depuis ses vagabondages sur des lignes qui oscillent perpétuellement.

Il faut accepter de se perdre dans la peinture de Philippe Grosclaude. Le paradoxe y est permanent, on y marche à sens inverse. Ou à contresens, c'est comme on voudra. Ce que l'on voit défie ce que l'on sait. Les corps suspendus au-dessus du sol. Des membres qui se croisent et inversent la perspective. Prendre ça aussi. Oui c'est ça... Accepter de ne pas savoir. Traverser les couches et perdre le fil. Penser que tout est anéanti et pourtant espérer l'issue. Par de-là les couleurs et la peinture qui sauvent, comprendre qu'on ne sait pas où tout cela nous mène. Accepter que le chemin est celui où l'on se perd...

Géraldine Piguet-Reisser
Historienne de l'art

Carouge, janvier 2023



Troisième temps

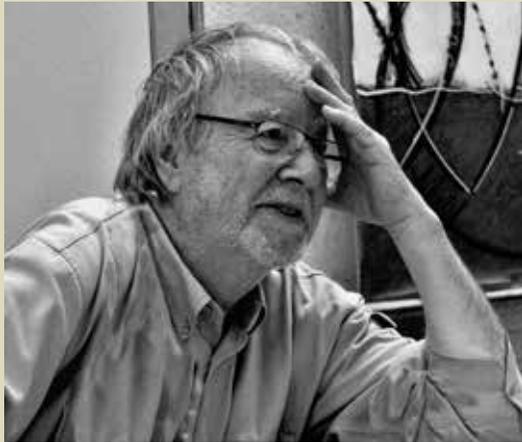
Des figures humaines en transit apparaissent progressivement, traversant anonymement un espace urbain à peine défini. Des êtres « de passage » dont le mouvement est souligné par le format horizontal qui s'impose dans l'œuvre de Philippe Grosclaude.

Depuis plusieurs années, le travail de Philippe Grosclaude a fait la synthèse de toutes ses recherches. L'artiste revient à un traitement de

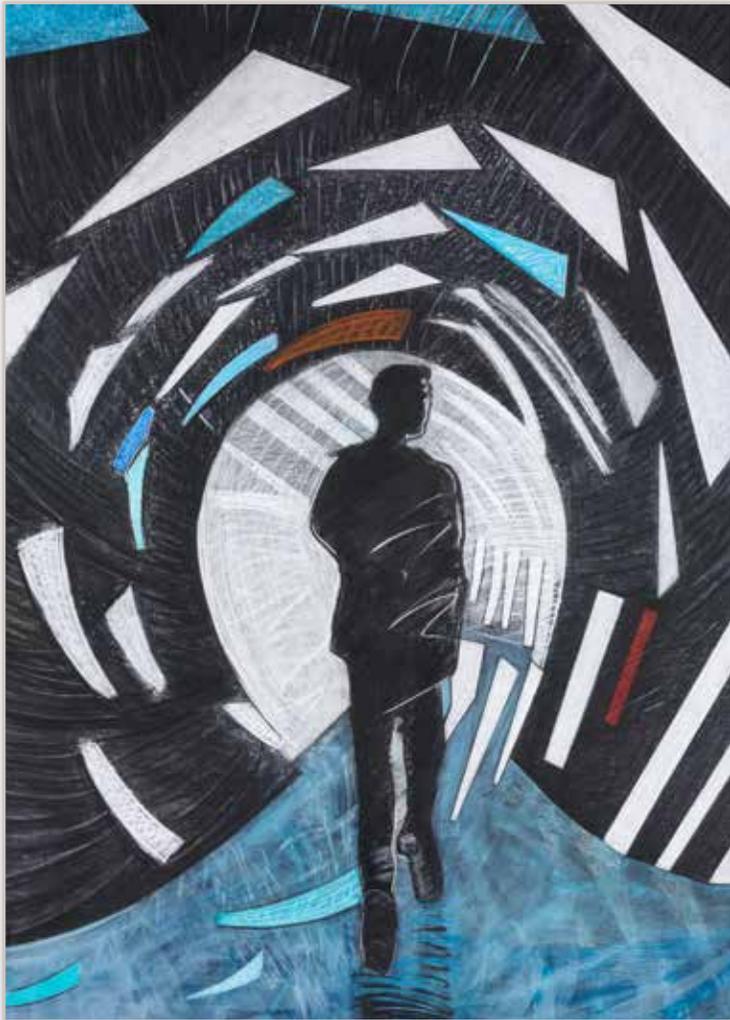
Pastels sur toile dès 2007 – 2024
Monotypes 2000 – 2016

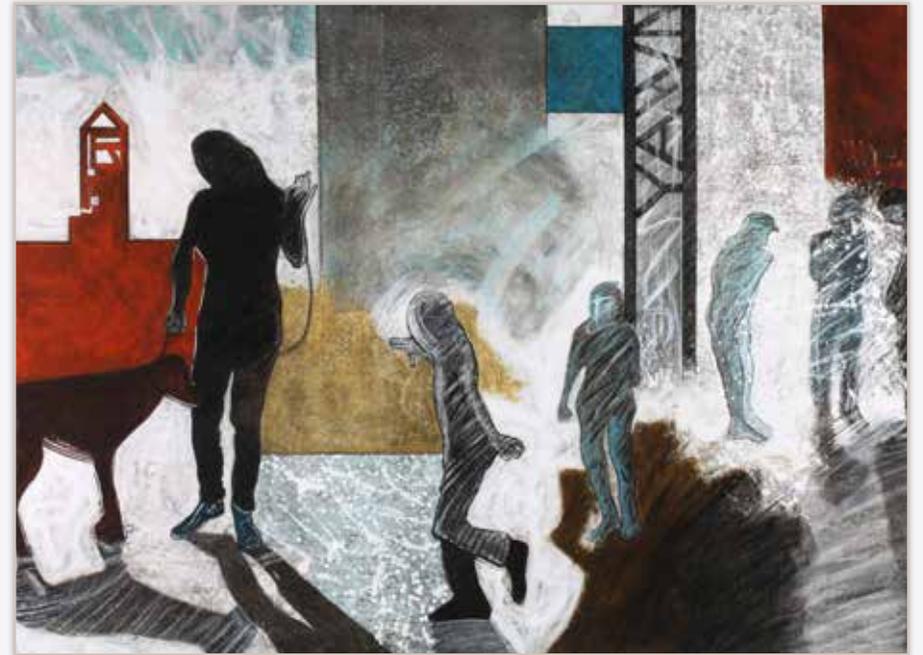
la matière proche des toiles des années 1990, dans lesquelles la couleur était posée au moyen de gestes amples, comme appliquée d'un seul souffle, tout en extériorisant son

regard, comme accaparé par la violence de son époque. L'être humain n'est plus un cri ou un masque perdu dans le néant, mais il se définit par des foules. Flux de migrants et manifestants en révolte constituent des sujets puisés par le peintre dans l'actualité. L'être humain de Philippe Grosclaude est en crise. L'espace qui l'entoure reste tantôt flou dans des traitements de la peinture en lavis, tantôt morcelé dans des aplats de couleur presque cloisonnés.





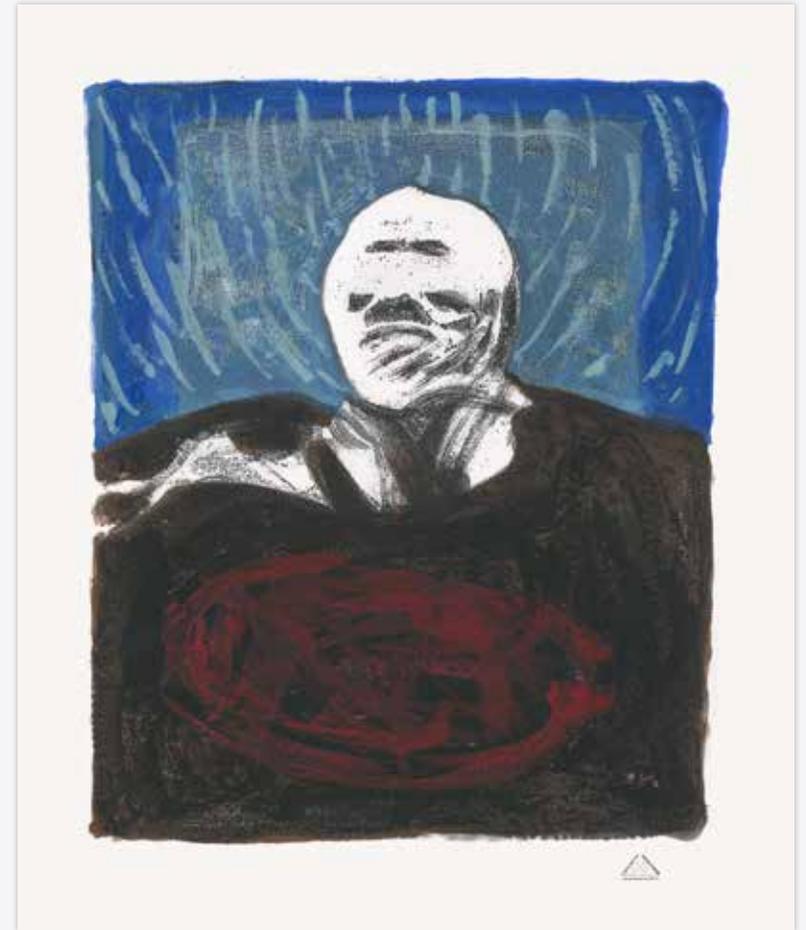
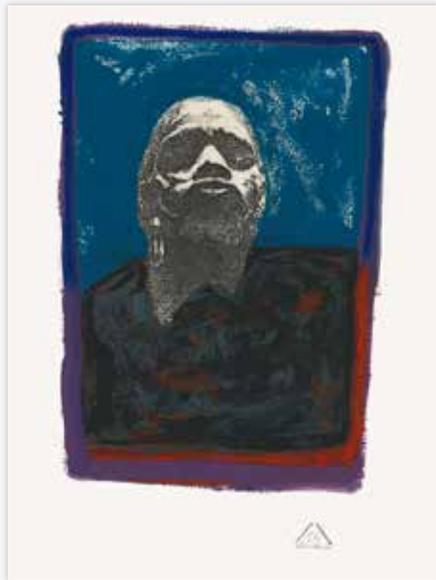


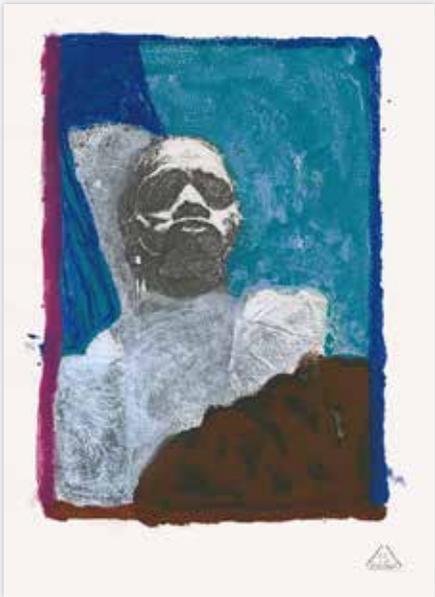


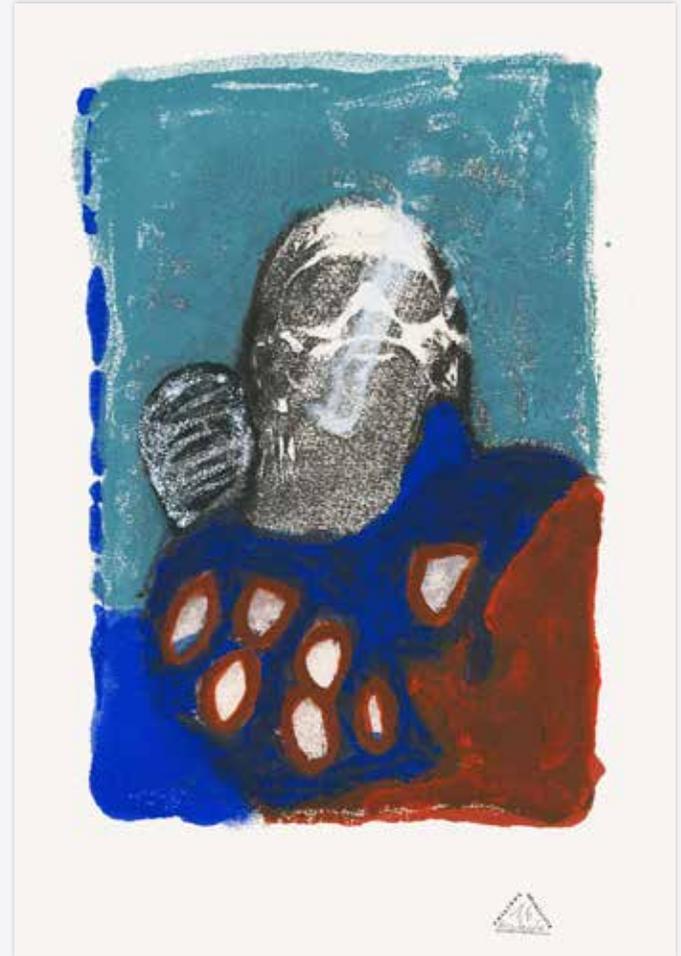












Deuxième temps



Le pastel devient le médium principal de Philippe Grosclaude dès le début des années 1980. Il lui permet de travailler rapidement et en couches translucides successives. Cette décennie comme les suivantes est marquée par des toiles à « taille humaine », sur lesquelles s'imprime la confrontation directe de l'artiste avec sa peinture. Chaque centimètre carré de la composition rend compte de cette tension en « vibrant ».

Un visage, une figure ou un masque symbolisent désormais l'être humain

Pastels sur papier 1984 – 1987

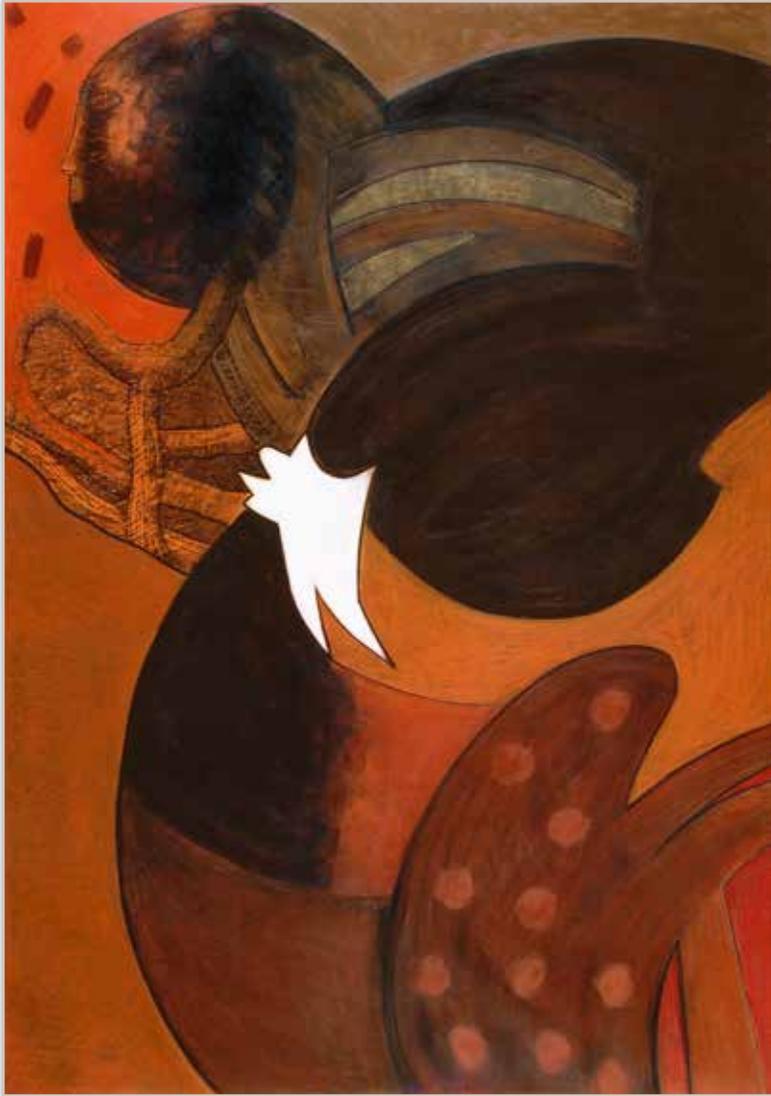
Grands formats sur toile 1991 – 1998

***L'homme traversé* – G. Haldas 1984**

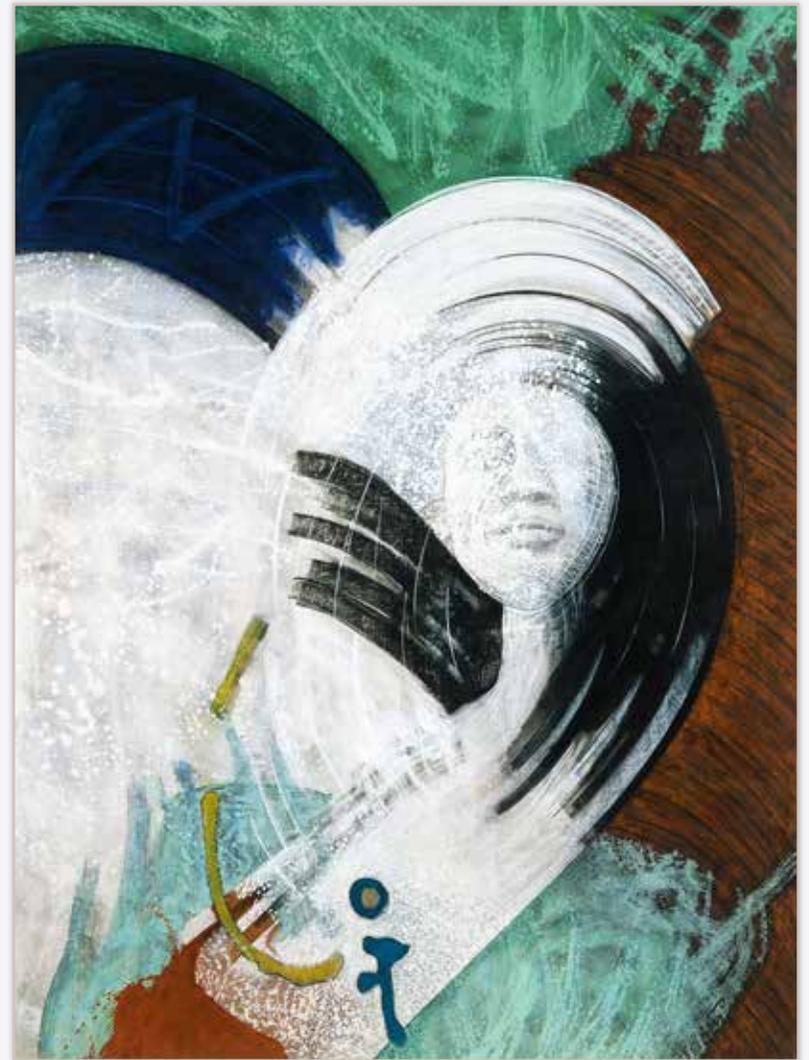
et sa condition. Les rouges, les orangés et les bleus intenses s'opposent ou dominant tour à tour des compositions presque monochromes. Ce traitement des sujets, qui fait usage d'éléments

symboliques récurrents (visage-masque, étoile-éclat), et de la matière picturale, par aplats de couleurs vives mises en tension les unes par rapport aux autres, restera une constante jusqu'à la fin des années 1990.



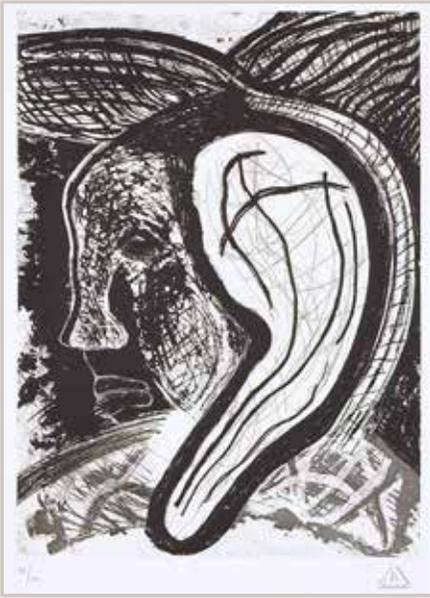
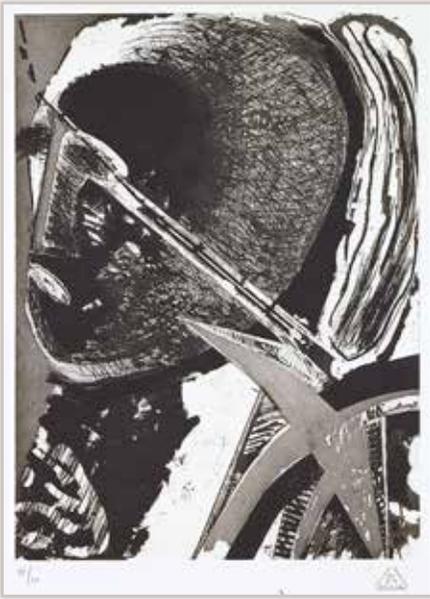








Cinq gravures avec
le texte *Dédale de la mort* de Georges Haldas

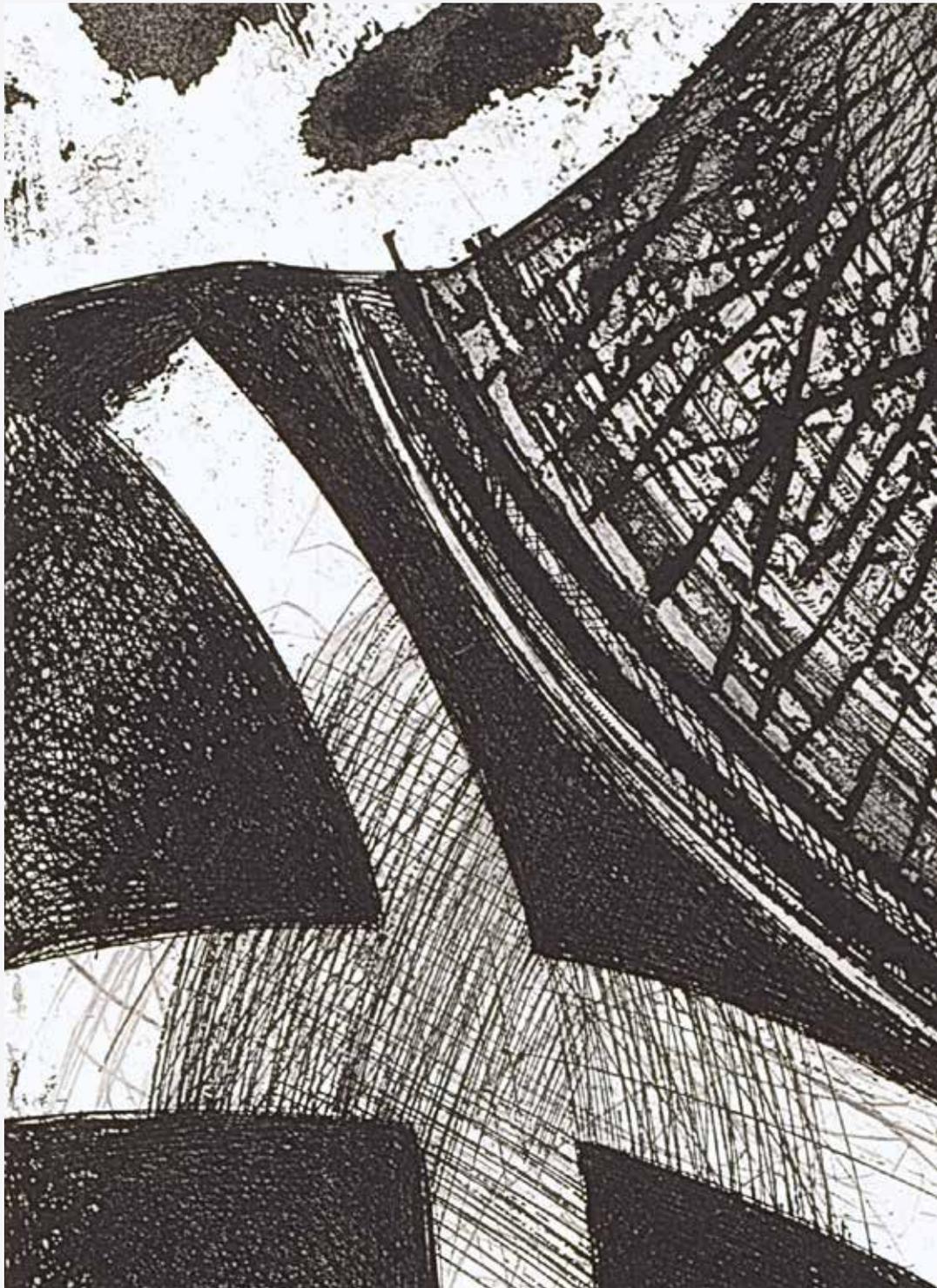


L'HOMME TRAVERSÉ

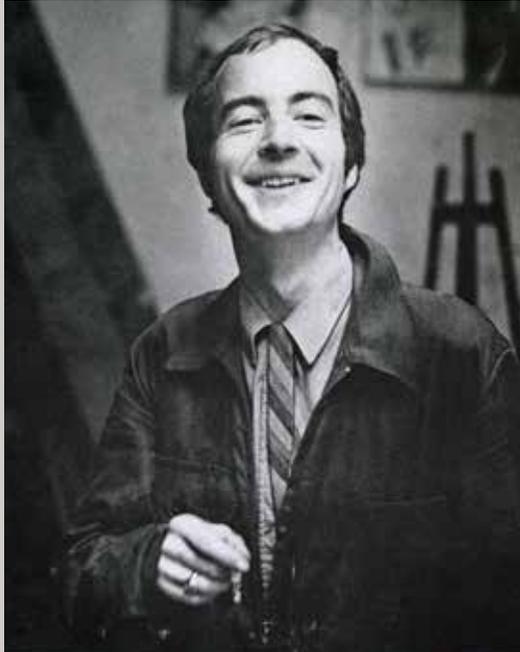
Cinq gravures
de Philippe Grosclaude
avec un texte
de Georges Haldas

© Haldas Presse

EDITIONS GALERIE ANTON MEIER



Premier temps



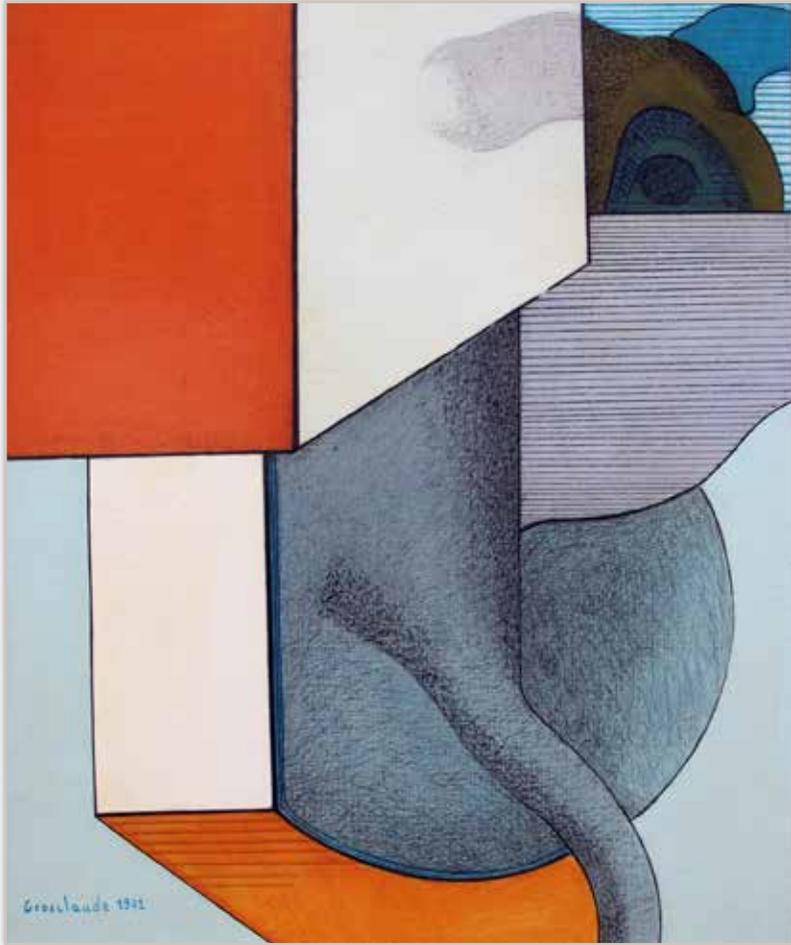
Au début des années 1970, Philippe Grosclaude abandonne l'huile, trop longue à travailler, pour l'acrylique. Cette technique, plus fluide, lui permet également d'affirmer la ligne. Les volumes géométriques se systématisent, de même que l'apparition de la figure humaine suggérée par métaphore – une tête, une main, le corps est morcelé. La couleur s'affirme aussi violemment, avec des tons acidulés qu'on ne retrouvera toutefois plus par la suite dans la peinture de l'artiste.

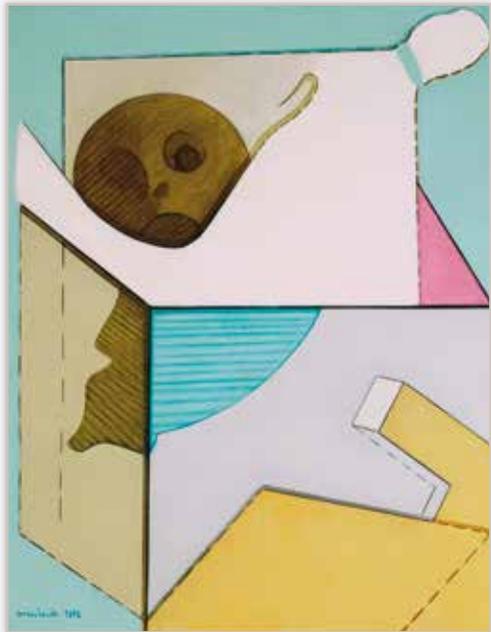
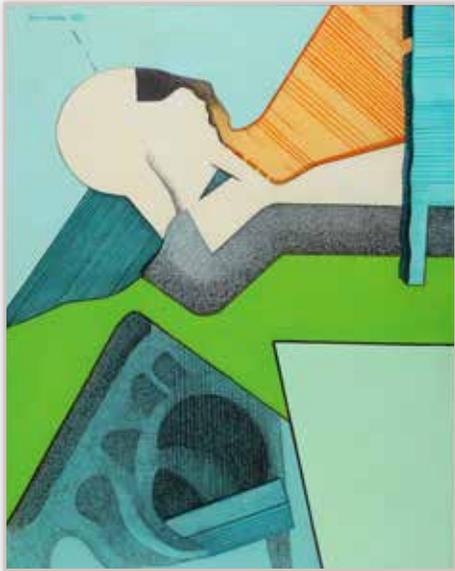
Acrylique sur toile 1971 – 1973 **Petites aquarelles 1971 – 1975**

Durant les hivers 1971–1975, Philippe Grosclaude travaille intensément la gouache, l'aquarelle et l'encre dans de petits formats, avant d'explorer des formats plus grands qui vont libérer le geste et préparer la voie à sa recherche au pastel, initiée notamment au contact des écrits de Francis Bacon.

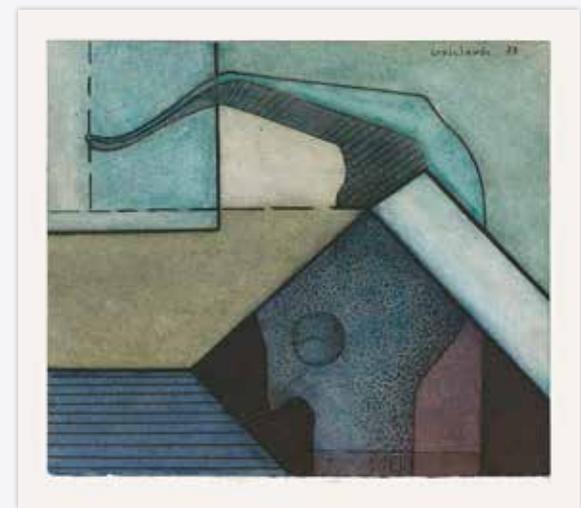
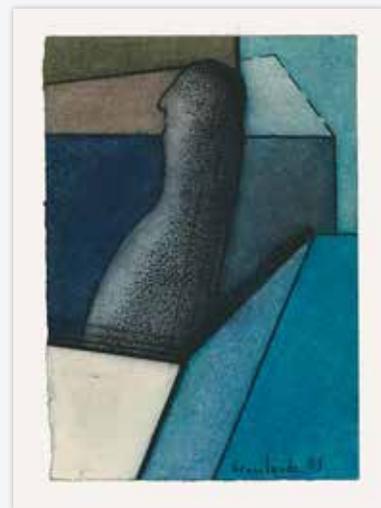


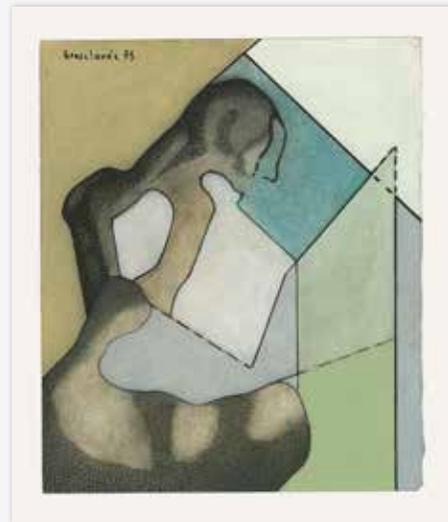
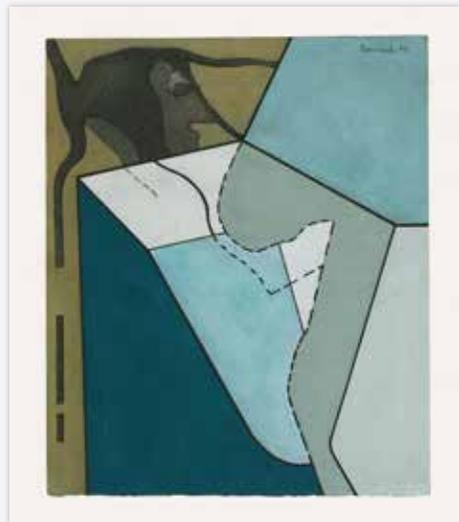
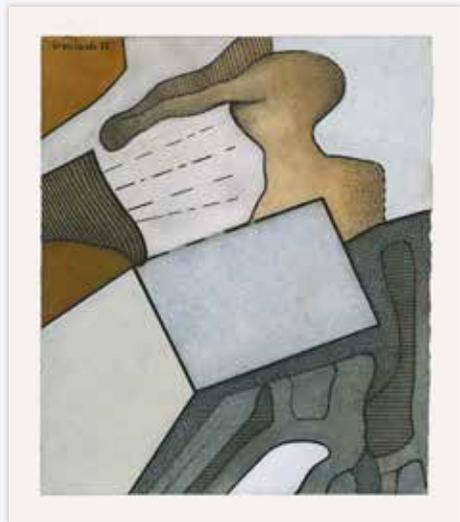
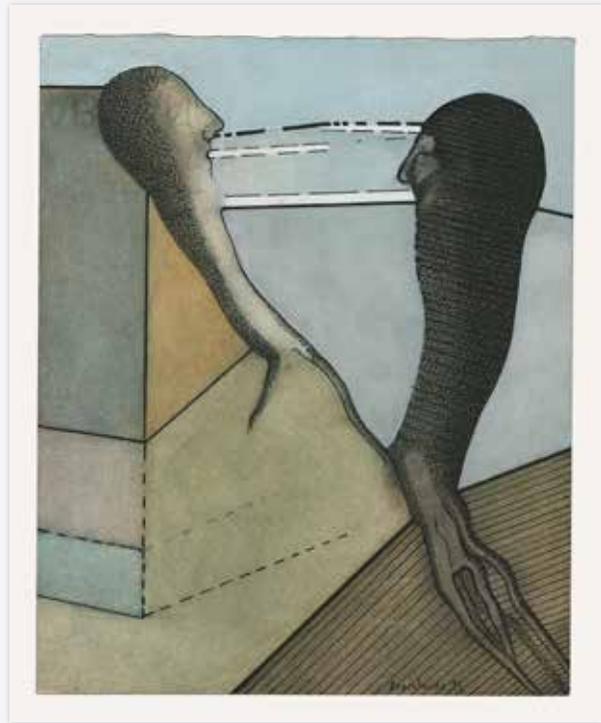


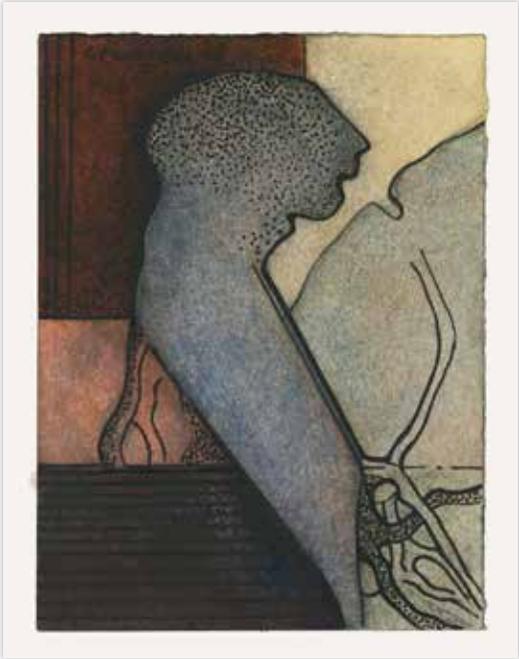
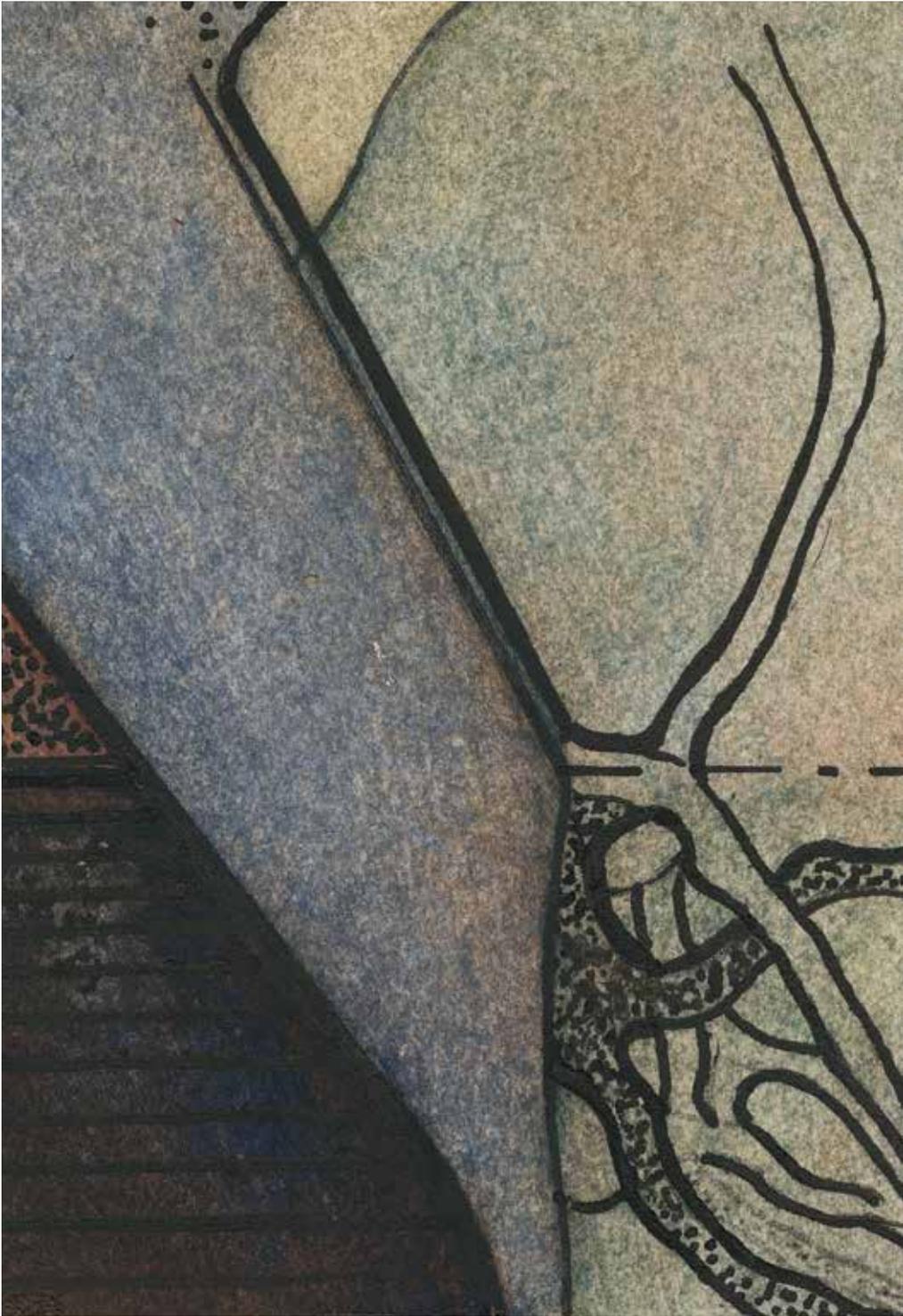














Sorti en 1963 de l'École des Beaux-Arts de Genève où il étudie la peinture, Philippe Grosclaude commence très tôt à exposer, principalement à Genève, mais également à Sion et en Suisse alémanique où il est sollicité pour des expositions personnelles à Berne, puis à Winterthur.

Sa rencontre avec l'artiste et auteure genevoise Thérèse Houyoux (Bruxelles, 1940 – Genève, 2011), qui deviendra son épouse, marque

Biographie

son travail de dessin qu'il continue à mener parallèlement à la peinture.

Artiste au parcours singulier et solitaire, Philippe Grosclaude participe à plusieurs expositions collectives importantes autour de l'art à Genève (Musée Rath, 1972 et 1979-1980) et du dessin suisse (Pro Helvetia/Musée Rath, exposition itinérante, Genève, Tel Aviv, Athènes, Ulm, Bruxelles, Toulon, Coire, Aarau, 1981-1982; National Gallery of Zimbabwe, Harare, 1991). Une première monographie, *Philippe Grosclaude: Pour un autre regard*, est publiée en 1994 tout en présentant plusieurs expositions personnelles à Genève, Zurich et Bâle. Le Musée des Beaux-Arts du Locle lui consacre en 2002 sa première rétrospective.

Distingué par de nombreux prix (Bourse fédérale des Beaux-Arts en 1965, 1968 et 1981, et Prix Boris Oumansky 1977), le travail de Philippe Grosclaude a été représenté par de grandes galeries suisses telles qu'Anton Meier à Genève, Jörg Stummer à Zurich ou encore Graf & Schelble à Bâle.

Son œuvre est conservée dans d'importantes collections publiques parmi lesquelles le Fonds d'art contemporain (FMAC), le Musée d'Art et d'Histoire à Genève, le Musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne, le Cabinet cantonal des estampes du Musée Jenisch à Vevey et la Collection d'art de la Confédération, ainsi que des collections privées, dont celle de la Fondation d'Art Teo Jakob à Berne.

Descriptifs :

P. [2]
Sans titre, 1986
pastel, fusain et crayon gras sur papier
140 x 100 cm

P. [14]
Sans titre, 1971
gouache, aquarelle et encre sur vélin
f. 21 x 15 cm

PASTELS SUR TOILE
2007 – 2024

P. [16]
Anonymes, 2019
report, pastel, crayon gras, fusain et mine de plomb sur toile
100 x 140 cm

P. 20
Camera capture, 2007
pastel, crayon gras et fusain sur toile
100 x 140 cm

Profil d'eau, 2007
pastel et crayon gras sur toile
106 x 135 cm

P. 21
Help!, 2009
pastel, crayon gras et fusain sur toile
140 x 100 cm

P. 22
Futur, 2014
report, pastel, crayon gras, fusain et mine de plomb sur toile
140 x 100 cm

P. 23
Sans titre, 2018
report, pastel, crayon gras, fusain et mine de plomb sur toile
100 x 140 cm

P. 24
Graffiti Artist, 2019
report, pastel, crayon gras et fusain sur toile
100 x 140 cm

P. 25
Sans titre, 2019
report, pastel, crayon gras et fusain sur toile
100 x 139 cm

P. 26
Sans titre, 2023
pastel, crayon gras, fusain et mine de plomb sur toile
140 x 98 cm

Sans titre, 2021
report, pastel, crayon gras, fusain et mine de plomb sur toile
100 x 140 cm

P. 27
Sans titre, 2021
report, pastel, crayon gras, fusain et mine de plomb sur toile
99 x 140 cm

P. 28
Le martyr de Saint Jacques [d'après un dessin de Guercino], 2024
report, pastel et fusain sur toile
138 x 99 cm

P. 29
Sans titre, 2024
report, pastel et fusain sur toile
100 x 137 cm

P. 31
Les détrousseurs de cadavres... [d'après une gravure anonyme allemande], 2024
report, pastel et fusain sur toile
99 x 139 cm

MONOTYPES
2000 – 2016

P. 32
Sans titre, 2015
monotype sur vélin
f. 46 x 32,4 cm

Face VI, 2000
monotype sur vélin
f. 60,5 x 46 cm

Sans titre, 2015
monotype sur vélin
f. 46 x 32,2 cm

P. 33
Face II, 2000
monotype sur vélin
f. 60,5 x 46 cm

P. 34
Sans titre, 2016
monotype sur vélin
f. 43,5 x 32,7 cm

Sans titre, 2015
monotype sur vélin
f. 46 x 32,5 cm

Sans titre, 2016
monotype sur vélin
42,9 x 32,2 cm

P. 35
Sans titre, 2016
monotype sur vélin
45,7 x 32,5 cm

P. 37
Sans titre, 2016
monotype sur vélin
46 x 32,5 cm

PASTELS SUR PAPIER
1984 - 1987

P. [2]
Sans titre, 1986
pastel, fusain et crayon gras sur papier
140 x 100 cm

P. 40
Sans titre, 1984
pastel, fusain et crayon gras sur papier
140 x 100 cm

P. 41
Sans titre, 1984
pastel, fusain et crayon gras sur papier
140 x 100 cm

P. 42
Sans titre, 1985
pastel, fusain et crayon gras sur papier
140 x 100 cm

P. 43
L'effacement, 1985
pastel, fusain et crayon gras sur papier
140 x 100 cm

P. 44
La parole blanche, 1985
pastel, fusain et crayon gras sur papier
140 x 100 cm

P. 45
Eclair étoilé, 1987
pastel, mine de plomb et crayon gras sur papier, monté sur carton
140 x 100 cm

GRANDS FORMATS
1991 - 1998

P. 46
Vert-Perù, 1997
report, pastel, fusain et crayon gras sur toile
200 x 150 cm

P. 47
Tag, 1998
pastel, fusain et crayon gras sur toile
200 x 150 cm

P. 49
En lumière, 1991
pastel, fusain et crayon gras sur toile
200 x 150 cm

ESTAMPES – 1984

Pp. 50-53
L'homme traversé, 1984
Cinq gravures avec le texte *Dédale de la mort* de Georges Haldas
eau-forte et aquarelle sur vélin,
feuille 65 x 50 cm

Texte imprimé sur sept feuillets
Impression : Atelier Raymond Meyer, Pully
Editions : Galerie Anton Meyer, Genève
40 exemplaires + 6 épreuves d'artiste

ACRYLS SUR TOILE
1971 – 1973

P. 56
L'ombre apaisée, 1972
acryl et fusain sur toile
92 x 73 cm

Psycho, 1972
acryl et fusain sur toile
73 x 60 cm

P. 57
Gynécomatique, 1971
acryl et fusain sur toile
92 x 73 cm

P. 58
Transpercé, 1972
acryl et fusain sur toile
92 x 73 cm

Spinal 2, 1972
acryl et fusain sur toile
73 x 60 cm

P. 59
Vietnam, 1971
acryl et fusain sur toile
92 x 73 cm

P. 60
Gaster, 1972
acryl et fusain sur toile
73 x 60 cm

P. 61
"Science" I, 1973
acryl et fusain sur toile
92 x 73 cm

P. 62
L'intégration, 1972
acryl et fusain sur toile
92 x 73 cm

Dans le cube, 1972
acryl et fusain sur toile
92 x 73 cm

P. 63
Bip-bip, 1972
acryl et fusain sur toile
116 x 89 cm

P. 65
Hallucination ou non ?, 1972
acryl et fusain sur toile
92 x 73 cm

AQUARELLES
1971 – 1975

P. 66
Sans titre, 1974
aquarelle, gouache et encre de Chine sur vélin
24 x 20,3 cm

Sans titre, 1973
encre et aquarelle sur vélin
17,2 x 12,2 cm

P. 67
Sans titre, 1973
encre et aquarelle sur vélin
11,5 x 14,8 cm

Sans titre, 1973
aquarelle et encre de Chine sur vélin
11,3 x 14,8 cm

Sans titre, 1973
encre et aquarelle sur vélin
17,3 x 20,1 cm

P. 68
Sans titre, 1974
aquarelle, gouache et encre de Chine sur vélin
24,5 x 20 cm

Sans titre, 1975
encre et gouache sur vélin
f. 20 x 17 cm

Sans titre, 1975
encre et gouache sur vélin
24 x 22 cm

P. 69
Sans titre, 1975
gouache et encre de Chine sur vélin
20,3 x 24 cm

Sans titre, 1975
encre, aquarelle et gouache sur vélin
f. 20 x 17 cm

Sans titre, 1975
aquarelle, gouache et encre de Chine sur vélin
24 x 20,3 cm

P. 71
Sans titre, 1973
encre et aquarelle sur vélin
13,8 x 10,4 cm

Exposition et catalogue

Commissaires: Geneviève Laplanche, Mireille Piccot, Laura Bonvin

Régisseur: Cyrille Girardet

Edition Service de la culture de la Ville de Versoix

Graphisme: Thomas Mohler

Textes: Jacques Maigne, Géraldine Piguët-Reisser

Photographies: Marco Braillard, Geneviève Laplanche, Jean Mohr, Sylvie Müller et Franck Vriens

Reproductions: Pierre-Yves Dhinaut, Cyrille Girardet, Jaques Henry, Cyril Kobler et Thomas Mohler

Copyright

© Tous droits réservés textes et photographies

Parcours de l'artiste: www.philippegrossclaude.com

Nous adressons nos remerciements à: Marco Braillard, Daniel Jaquier, Bernadette Laplanche, Thomas Mohler, Francis Pellaz, Patrice Plojoux et Jost Widmer

Galerie du Boléro

Ch. Vandelle 8 / CH-1290 Versoix

+41 22 950 84 00

bolero@versoix.ch / www.bolero-versoix.ch

Achévé d'imprimer en septembre 2024 sur les presses de l'Imprimeur d'émotions, Versoix